

Hugues Frenette. Des idéaux et du coeur

Josianne Desloges

Numéro 132 (3), 2009

Portraits d'une génération

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62925ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desloges, J. (2009). Hugues Frenette. Des idéaux et du coeur. *Jeu*, (132), 87–90.

Dossier

Portraits d'une génération

JOSIANNE DESLOGES **Hugues Frenette** **DES IDÉAUX ET DU CŒUR**

Un grand acteur, un vrai, sait habiter un être imaginé par un autre, se l'approprier, s'y fondre et le porter sur scène pour qu'il y soit illuminé. Il n'y a pas de petits rôles, il n'y a que de petits comédiens, comme disait l'autre... Eh bien, s'il y a de grands comédiens, pour moi ce sont ceux qui savent se laisser transcender par tous les rôles, et Hugues Frenette est du nombre. Aussi entier et crédible dans les univers de Gauvreau, de Rostand, de Tchekhov et de Sartre que dans ceux de Robert Lepage ou d'Anne-Marie Olivier, il développe une énergie différente pour chaque personnage et les livre avec une tendresse, une fougue et une justesse qui désarçonnent.

Ses interprétations semblent être le fruit d'un investissement total, d'un engagement réfléchi et méthodique. Les metteurs en scène reviennent le chercher après une première collaboration. Claude Poissant et, ces dernières années, Marie Gignac semblent l'avoir adopté... Un comédien polyvalent et professionnel est toujours précieux, mais lorsque son travail devient carrément la pierre d'assise d'un spectacle, on fait tout pour le garder. Le garder à Québec, où il est allé au Conservatoire et a élu domicile, ou encore le prendre avec soi en tournée (*la Trilogie des dragons* et *Cyrano de Bergerac*).

Dirigé par Marie Gignac au Trident, Hugues Frenette a abordé les 1 600 vers du classique de Rostand comme s'il s'agissait d'un festin raffiné, plaçant chaque intonation, chaque tirade, chaque geste avec un plaisir évident et contagieux. Son *Cyrano* correspondait à l'image que je m'étais faite en lisant la pièce la première fois. Un bouillonnant Gascon fier et panaché, mais portant dans son cœur un amour si désespéré et si tendre que l'entendre dire à Roxane « Non, mon amour, je ne vous aimais pas... », dans le dernier acte, devient presque un poème. Lorsque Hugues Frenette laisse flotter ce vers dans la salle de spectacle, notre cœur flanche une seconde. L'image qui s'imprime alors dans un coin de notre tête vient rejoindre la galerie d'amoureux déçus que l'acteur excelle à interpréter.

Je le revois blessé, à l'agonie, d'avoir trop aimé sa muse suicidée et trop bien saisi l'hypocrisie du monde en Donatien Marcassilar, dans le brillant « carnaval du mauvais goût » mené par Martin Faucher pour *l'Asile de la pureté*. Le rôle du poète révolutionnaire et dévasté exigeait d'être savamment composé, entre idées et passion, mots déments et douleur exquise. Je me souviens de lui en intellectuel nerveux et maladroit, dévoré tout cru par une femme égoïste et blasée, le mari mal aimé dans la *Hedda Gabler* mise en scène par Lorraine Côté. Ou dans la



Hugues Frenette en compagnie de Maryse Lapierre (Roxane), dans le rôle-titre de *Cyrano de Bergerac*, mis en scène par Marie Gignac (Théâtre du Trident, 2008). © Louise Leblanc.

PAGE DE DROITE :
Hugues Frenette (Tousenbach), en compagnie d'Anne-Marie Olivier (Irina)
dans *les Trois Sœurs* de Tchekhov, mises en scène par Wajdi Mouawad
(Théâtre du Trident, 2001). © Louise Leblanc.



peau de cet autre penseur, un philosophe dont on juge les écrits trop intempestifs et dont la jeune épouse se détache lentement sans qu'il y prenne garde et pourtant sans qu'il ne l'aime moins, dans *Aux portes du royaume* de Knut Hamsun, monté par Claude Poissant. Mais surtout je pense à son Tosenbach, dans *les Trois Sœurs* mises en scène par Wajdi Mouawad... J'irais à Moscou, l'été prochain, juste pour le revoir prendre doucement la main d'Irina, jouée par Anne-Marie Olivier, et la faire valser à travers le grand salon familial. Un tel personnage, conscient que son amour est et restera sans réponse et pourtant inapte à s'en défaire, vivant avec toute l'intensité possible le moindre moment de bonheur qui lui est donné peut facilement inspirer la pitié. Mais l'interprétation d'Hugues Frenette en fait un être d'une étonnante sagesse, d'une tristesse à se pendre et qui pourtant inspire l'espoir en cette part de l'être humain qui aime, toujours, malgré tout.

On sent dans sa vie comme un secret, qui se révèle dans un sourire en coin à peine esquissé... Il se livre si sincèrement sur scène que la frontière entre le comédien discret, rangé, et les personnages passionnés et déchirants qu'il interprète devient ténue. Chose certaine, il possède un charisme incroyable sur les planches. Il ne joue pas qu'avec sa tête, mais avec tout son corps, avec une rigueur, une concentration qui apporte une précision naturelle à ses gestes.

Derrière le personnage, on sent un homme droit, avec des zones tendres, des zones d'insécurité et de grandes forces. Il semble durement ébranlé par le manque de jugement, le manque de considération et l'ignorance crasse. Un coup d'œil sur son blogue permet de constater que s'il joue aussi bien les révolutionnaires, les intellectuels, les philosophes et les résistants, c'est qu'au quotidien il ne se contente pas de se laisser vivre sans penser, il tente d'agir au mieux et réfléchit sur son milieu, son métier, sa ville, son peuple.

Il signe une seule mise en scène, au Périscope, *Appuyez sur l'étoile* de Christian Vézina, qui nous plonge dans la tourmente de deux jeunes marginaux enragés contre le monde. Idéaux et amour difficiles sont encore une fois au cœur du propos, et l'esthétique qu'il privilégie est à la fois simple et signifiante... Dans un théâtre abandonné, des objets de toutes sortes, des accessoires et des télévisions s'amoncellent, soulignant la remise en question de la société de consommation amenée par le texte, et le bordel qui règne dans la tête et dans le cœur des personnages.

On ne trouve pas, finalement, dans quelle pièce il ne pourrait pas jouer... Il porte aussi bien les classiques que le contemporain, le comique que le tragique, les héros arrogants, les valets trébuchant, les amoureux déchirés, les intellectuels lunatiques, les penseurs tourmentés, toujours avec une profondeur et un souffle qui s'affirmeront encore avec l'âge, j'en suis convaincue. ■